



Revue des mondes musulmans et de la Méditerranée

145 | 2019
Chiismes politiques

TAWIL-SOURI Helga & MATAR Dina (dir.), *Gaza as metaphor*, Hurst & Company London, Londres, 2016

Marion Slitine



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/remmm/9769>
ISSN : 2105-2271

Éditeur

Publications de l'Université de Provence

Édition imprimée

Date de publication : 15 septembre 2019
Pagination : vol. 145
ISSN : 0997-1327

Référence électronique

Marion Slitine, « TAWIL-SOURI Helga & MATAR Dina (dir.), *Gaza as metaphor*, Hurst & Company London, Londres, 2016 », *Revue des mondes musulmans et de la Méditerranée* [En ligne], 145 | septembre 2019, mis en ligne le 27 juillet 2017, consulté le 30 octobre 2019. URL : <http://journals.openedition.org/remmm/9769>

Ce document a été généré automatiquement le 30 octobre 2019.



Les contenus de la *Revue des mondes musulmans et de la Méditerranée* sont mis à disposition selon les termes de la Licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Partage dans les Mêmes Conditions 4.0 International.

TAWIL-SOURI Helga & MATAR Dina (dir.), *Gaza as metaphor*, Hurst & Company London, Londres, 2016

Marion Slitine

- 1 « Prison à ciel ouvert, bande de terre asphyxiée, cimetière vivant... ». Gaza, surmédiatisée en temps de « guerres » et négligée en temps de « paix », est le plus souvent invoquée dans le langage médiatico-politique, en termes métaphoriques, qui nous distancient d'une compréhension juste de cette ville. Aller au-delà de ces fausses interprétations pour redonner à ses 2 millions d'habitants, leurs visages humains, c'est bien le pari réussi que s'est donné l'ouvrage collectif *Gaza as metaphor*. Conçu à la suite de l'offensive israélienne de 2014, ce livre est né « d'une colère et d'un sentiment de responsabilité face à Gaza pris pour cible d'une violence représentationnelle sans précédent ». Pour pallier cette vision anhistorique, les directrices de l'ouvrage Helga Tawil Souri¹ et Dina Matar ont regroupé les travaux de 21 spécialistes de Gaza (certains y résidant) – Palestiniens et internationaux – dont la mission principale était « d'enregistrer, d'historiciser et de rendre Gaza accessible ». Un des apports majeurs de *Gaza as metaphor* est d'abord de combler un manque épistémologique, en produisant de la connaissance sur la période contemporaine de Gaza, qui plus est, de façon originale et novatrice. Les diverses contributions analysent plus particulièrement les métaphores et les représentations attribuées à cette ville, tout en étudiant le « contexte des réalités vécues », les pratiques quotidiennes de sa population et les processus autant individuels qu'historiques à l'œuvre à Gaza. Cet ouvrage s'inscrit dans un courant académique innovant qui cherche à aller au-delà des réflexions d'usage sur la Palestine en partant de l'étude du quotidien des acteurs, afin d'analyser les représentations, vécues et ressenties des populations (Larzillière, 2004 ; Aubin-Boltanski, 2007 ; Legrain, 2009 ; Latte Abdallah et Parizot, 2011 ; Bontemps, Signoles, 2012 ; Bontemps 2012).
- 2 Cette contribution, à la croisée entre la recherche et l'action, est un bel exemple d'interdisciplinarité. Son éclectisme se mesure tant par la diversité des profils mobilisés – journalistes, chercheurs, écrivains, médecins, avocats, praticiens issus de la

société civile – que par les disciplines couvertes – anthropologie, droit, histoire, psychologie, littérature, étude des médias et de la communication – ou encore les formes d'écriture choisies – témoignage, lettre, journal intime, récit fiction, essais poétiques ou discursifs, textes réflexifs ou théoriques. L'ensemble crée ainsi une sorte de conversation polyphonique où chaque essai se fait écho : un livre fluide, animé et riche malgré sa relative courte taille (250 pages). Cet ouvrage qui retrace l'histoire des conditions de dépossession à Gaza, s'inscrit plus largement dans les théories postcoloniales et ses multiples ramifications : Achille Mbembe, Frantz Fanon et plus encore Edward Said sont invoqués par la majorité des contributeurs, avec des approches très complémentaires au fil des quatre parties : la question des conditions de vie quotidienne pendant l'assaut israélien de 2014 et son inébranlable volonté de survie (Partie I : « Vivre Gaza ») ; l'évolution historique des politiques d'isolation du territoire gazaoui, en lien avec ses politiques de contrôle (Partie II : « Situer Gaza ») ; le rôle de la mémoire, de la culture, des récits et des représentations (Partie III : « Raconter Gaza ») ; jusqu'à des perspectives plus larges, afin d'explorer comment Gaza peut nous apprendre sur le monde (Partie 4 : « Penser Gaza »).

- 3 La démarche proposée par cet ouvrage est de décrypter à l'aide de métaphores, la persistance des modalités coloniales et les conditions de l'« insoutenabilité » (Krähenbühl) de la vie à Gaza. Les références théoriques à la société de contrôle de Deleuze, à la guerre totale de Virilio, au panoptique de Foucault, à l'état d'exception de Giorgio Agamben ou encore au nécropouvoir d'Achille Mbembe, émaillent l'ensemble des textes. Gaza est parfois qualifiée de « laboratoire expérimental » – le « laboratoire préféré d'Israël » (Li, Seikaly) – proche d'un zoo où Israël exerce depuis la 2^e Intifada, un contrôle indirect plus sournois, sur une population qui ne « peut être domestiquée donc est mise en quarantaine » voire « enkystée » (Bowman). D'autres auteurs préfèrent la comparaison avec l'« entrepôt » (Shehadeh) qui serait l'ultime forme de répression avant le génocide. Le contrôle d'Israël sur Gaza est conçu selon l'idéologie sioniste d'un maximum de contrôle sur le territoire gazaoui et d'un minimum de responsabilité vis-à-vis de la population non juive. Plusieurs auteurs poussent la métaphore encore plus loin en employant le terme de « génocide » ou de « nettoyage ethnique » (Pappé) ou en osant le comparatisme encore tabou entre les victimes juives de l'Holocauste et les Palestiniens vivant sous occupation : Ariella Azoulay choisit l'expression « place de concentration » pour faire allusion au confinement extrême et à l'usage de la force qui « trouve ses racines dans des pratiques d'esclavage et d'impérialisme ». Et Sara Roy de lui répondre en affirmant qu'au regard de l'humiliation et de la déshumanisation subies quotidiennement par la population palestinienne, le refus de quelque association ou lien entre les Juifs dans la Shoah et les Palestiniens sous occupation n'est pas seulement « la fin de la conscience de l'Holocauste, mais aussi de l'histoire éthique juive ».
- 4 Une attention particulière est mise à l'intelligibilité de l'assaut israélien (« Bordure protectrice ») de 2014 et aux violences matérielles qu'il a engendré : plus de 2000 morts pour la plupart des civils (dont 500 enfants), 11 000 blessés, 18 000 maisons détruites. Mais ce livre entend aller au-delà des statistiques, en mettant l'accent sur les violences immatérielles et les « cicatrices mentales » (Krähenbühl) générées par une politique qui consiste à assujettir, réduire au silence et effacer les Palestiniens (Sultany, Pappé, Seikaly, Eid et Matar). Nimer Sultany décrit les différents assauts israéliens sur Gaza à la lumière des lois internationales sur la guerre et la manière dont les Palestiniens sont piégés entre le choix de la « 'normalité' de l'oppression ou de l' 'exceptionnalité' de la

souffrance spectaculaire ». Quant à Said Shehadeh, il utilise la métaphore de la « chambre de torture » pour décrire l'opération israélienne de 2014 qui a planifié le traumatisme – physique et psychologique – à une échelle massive. Si l'ouvrage propose une réflexion détaillée sur le moment 2014, il n'en omet pas pour autant de le replacer dans une matrice historique longue : que ce soit Ramzy Baroud qui retrace les mouvements de résistance à l'aune du « nettoyage ethnique » progressif mis en place par Israël depuis 1947 ou Jihad Abu Salim décrit la Nakba non pas comme un reliquat du passé mais bel et bien un processus continuuel dans lequel la clôture (*silk*) est là pour rappeler en permanence à tout Gazaoui, la rupture de 1948 ; ou encore Ilana Feldman qui analyse le processus d'isolation de Gaza à l'aune de l'évolution des politiques de restrictions à la circulation des Palestiniens, qui remontent aux années 1980, avec le début du système de permis et atteint son paroxysme avec le blocus de 2007. Ainsi, en se replongeant dans le temps long, un des apports majeurs de cet ouvrage est d'aller à contre pied des grilles d'analyse « court-termistes » : il propose une critique du monde de l'humanitaire, formulée par ses propres acteurs (Krähenbühl) ou par d'autres observateurs de l'intérieur (Abu Salim).

- 5 Cet ouvrage participe, en dernier lieu, à déconstruire l'image unilatérale et violente sur Gaza, et apporte une image bien plus nuancée que celle véhiculée dans les médias, allant au-delà du spectaculaire et des « métaphores apocalyptiques », pour révéler une « ville des antinomies » (Alshaer), l'« allégorie de forces contradictoires » (Hroub). Paradoxalement, face à la persistance du blocus, les Gazaouis font preuve d'une « inébranlable résistance » (Baroud), qui ferait de Gaza un modèle de résistance à l'occupation et le foyer de la résistance palestinienne.
- 6 Face à la cruauté et à la violence que subit Gaza, la population témoigne d'une vitalité et d'une créativité « qui a formé l'épine dorsale du génie artistique palestinien » (Tawil-Souri). La culture visuelle (poésie, fiction, arts visuels, graffitis, littérature) et le rôle des images et des récits sont cruciaux et vibrants à Gaza : ils tiennent lieu de résistance au pouvoir et aux processus d'exclusion. Atef Alshaer voit dans cette résistance une « nécessité existentielle » : dans son essai sur la poésie arabe, il souligne que la poésie fait partie intégrante de la culture nationaliste depuis la Nakba. Sherene Seikaly analyse la circulation des images et leur pouvoir à dépasser le confinement à l'œuvre sur le terrain ; elle montre la manière dont ces images sont là pour archiver et « compiler une base de données du présent ». Dina Matar étudie pour sa part, comment la littérature de solidarité palestinienne sur les Palestiniens et la Palestine participe à contrer les récits hégémoniques véhiculés dans les médias généralistes légitimant les pratiques coloniales par une « normalisation discursive ». Enfin, Ilan Pappé défend l'idée de la nécessité d'un « récit alternatif » sur l'histoire du temps présent, qui ne renverrait pas systématiquement la violence israélienne à la violence palestinienne. Au final, l'ensemble des auteurs mettent ainsi au jour, qu'à travers l'élaboration de ces récits et images alternatifs, Gaza est un lieu de vie et de joie débordantes (Abu Sitta, Dabbagh, Seikaly), reflet d'un « désir insatiable de survie » (Tawil-Souri) et d'« une volonté magique de vie et d'amour » (Hroub).
- 7 En dernière instance, ce livre a le mérite de rappeler la centralité de Gaza : malgré sa marginalisation progressive, « Gaza est la Palestine », devenant une métaphore et une métonymie de la condition palestinienne, Gaza fait partie intégrante du passé de la Palestine, de son présent et de son futur (Dabbagh). Ainsi, tout en tentant d'humaniser et d'universaliser Gaza et en alliant le souci du détail à la mise en perspective globale,

les auteurs rendent Gaza signifiante pour le XXI^e siècle en général et participent à sortir Gaza (et *a fortiori* la Palestine) de son exceptionnalisme. Car seule une sortie de l'exceptionnalité permettra de recréer le lien social menacé par la politique de fragmentation israélienne et de penser l'action avec l'ensemble des Palestiniens, qu'ils soient issus des Territoires palestiniens occupés, des pays arabes ou de la diaspora.

BIBLIOGRAPHIE

Références

Aubin-Boltanski, Emma. *Pèlerinages et nationalisme en Palestine : Prophètes, héros et ancêtres*. Paris : Editions de l'Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales, 2007.

Bontemps, Véronique. *Ville et patrimoine en Palestine. Une ethnographie des savonneries de Naplouse*, Paris, Karthala-IISMM, 2012.

Bontemps, Véronique, and Aude Signoles. *Vivre sous occupation : Quotidiens palestiniens*. Paris : Ginkgo, 2012.

Filiu, Jean-Pierre. *Histoire de Gaza*. 1^o éd. Paris : Fayard/Pluriel, 2015.

Larzillière, Pénélope. *Etre jeune en Palestine*. Paris : Jacob Duvernet, 2004.

Latte Abdallah, Stéphanie, Parizot, Cédric (dir.). *A l'ombre du mur : Israéliens et Palestiniens entre séparation et occupation*. Arles : Paris : Actes Sud, 2011.

Legrain, Jean-François, « Pour une autre lecture de la guerre de Gaza », *EchoGéo* [En ligne], Sur le Vif, 2009.

NOTES

1. Helga Tawil-Souri est photographe, documentariste et professeure associée de Médias, culture et communication à l'Université de New York ; Dina Matar est directrice associée du Centre des Media Studies à la SOAS à Londres et professeure en communication politique.

AUTEUR

MARION SLITINE

doctorante en anthropologie à l'EHESS ; marionslitine@yahoo.fr
